

HECTOR BERLIOZ

ŒUVRES
LITTÉRAIRES

ÉDITION DU CENTENAIRE

*sous les auspices de
l'Association Nationale Hector Berlioz*

La Critique musicale d'Hector Berlioz

Le Centre de recherche, d'édition et des archives
du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris

remercie de leur concours :

le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada
l'Université du Maryland, College Park, USA
le Ministère de la Culture et de la Communication, France
et l'Association Nationale Hector Berlioz

ainsi que :

l'Université Laval, Québec
l'Université de Colombie britannique, Vancouver
l'Université du Québec, Montréal
le Ministère des Affaires étrangères, France
le Ministère des Relations internationales du Québec
le Centre national de la recherche scientifique, France
et The National Endowment for the Humanities, USA

Hector Berlioz

CRITIQUE MUSICALE

1823 - 1863

VOLUME 8

1852 - 1855

Anne BONGRAIN et
Marie-Hélène COUDROY-SAGHAÏ

Publié avec le soutien
du Ministère de la Culture et de la Communication
et de l'Association Nationale Hector Berlioz

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE MUSICOLOGIE
2, rue Louvois - 75002 Paris

HECTOR BERLIOZ. CRITIQUE MUSICALE
Édition critique

Anne BONGRAIN

directrice du Centre de recherche, d'édition et des archives du Conservatoire

Marie-Hélène COUDROY-SAGHAÏ

chercheur associé au Centre de recherche, d'édition et des archives du Conservatoire

Comité éditorial

Peter BLOOM

professeur à Smith College, Massachussets, États-Unis

Pierre CITRON (†)

professeur émérite à l'université de la Sorbonne nouvelle

Yves GÉRARD

professeur honoraire du Conservatoire

Catherine MASSIP

directeur honoraire du département de la musique, Bibliothèque nationale de France

Jean MONGRÉDIEN

professeur honoraire de l'université de Paris IV-Sorbonne

Textes originaux de Berlioz rassemblés

sous la direction de

H. Robert COHEN,

directeur du Nineteenth-Century Music Center
de l'université du Maryland

Centre de recherche, d'édition et des archives
Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris
Ministère de la Culture et de la Communication
Paris, France

ISBN: 978-2-85357-254-5
© Société française de musicologie, Paris, 2016
*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

INTRODUCTION

Ces quatre nouvelles années de feuilletons, qui s'étendent de 1852 à 1855, ne laissent pas deviner la vie particulièrement dense de Berlioz, qui va voyager, composer, diriger, publier, mais aussi, sur le plan familial, perdre sa femme, Harriet Smithson, épouser sa compagne, Marie Recio, être occupé par son fils, Louis, et régler la succession de son père, décédé plusieurs années auparavant.

En effet, parmi la cinquantaine d'articles que forme ce volume, rares sont les allusions, même indirectes, à tous ces événements.

Pour ce qui est des voyages, par exemple, Berlioz ne souffle mot de ces mois passés de mars à juin 1852 à Londres. Entre deux articles consacrés aux représentations lyriques parisiennes, l'un de février et l'autre de juillet, rien ne semble avoir bougé. Et pourtant, Berlioz est resté plus de deux mois à Londres, deux mois de bonheur pendant lesquels il a dirigé six concerts à la tête de la New Philharmonic Society. C'est seulement après son nouveau séjour à Londres, entre mai et juillet 1853, qu'il publiera un long article intitulé « La saison musicale de Paris et de Londres », dans lequel il décrira l'intense activité musicale de la capitale anglaise: « C'est qu'il n'y a pas de pays au monde [...] où l'on consomme autant de musique dans une saison qu'à Londres. »

Rien non plus sur son séjour de deux semaines à Weimar en novembre 1852, où il est reçu avec tous les honneurs tandis qu'il dirige un concert de ses œuvres et entend par trois fois *Benvenuto Cellini* dirigé par Liszt. Seulement une phrase admirative sur son ami: « Liszt l'infatigable, qui trouve le temps non seulement d'exercer et de perfectionner sa chapelle de Weimar, mais de diriger d'autres chapelles encore et d'écrire de vastes partitions de l'ordre le plus élevé, du style le plus neuf et le plus hardi [...] » (*JD*, 5 octobre 1854).

En revanche, le voyage qu'il raconte est celui qu'il fit en Russie... en 1847. Le journal choisi peut surprendre: *le Magasin des demoiselles* est en effet un mensuel destiné à un public féminin et qui a pour sujets: « Morale, Histoire ancienne et moderne, Sciences, Economie domestique, Littérature, Beaux-Arts, Voyages, Récréations, Biographies, Petit Courrier des demoiselles ». L'époque aussi peut surprendre: en 1855, la guerre de Crimée à laquelle la France participe contre les Russes est dans tous les esprits. Mais Berlioz s'exécute, tout en prévenant qu'il choquera peut-

être le patriotisme des lecteurs, car, écrit-il dans son introduction au premier article (25 novembre 1855), « loin d'avoir du mal à dire des Russes, [...] je dois leur témoigner de la reconnaissance pour l'accueil flatteur et cordial que j'ai reçu d'eux. »

Concernant ses activités de chef d'orchestre, Berlioz est très discret aussi, même pour les concerts qui ont lieu à Paris, comme celui de sa *Grande Messe des morts* le 22 octobre 1852, ou celui de *l'Enfance du Christ* le 10 décembre 1854. Il y a bien un article intitulé « Le *Te Deum* de M. H. Berlioz », qu'il signe X. X. dans *la France musicale* du 22 avril 1855, pour annoncer le concert qui a lieu quelques jours après. Est-ce parce que ce *Te Deum* va être enfin exécuté, alors qu'il était question qu'il soit donné pour le couronnement de Napoléon III en 1852? Décrivant sobrement les différentes parties de l'ouvrage et l'esprit qui a animé le compositeur, l'article est bref, le ton est neutre. Berlioz n'en dit pas plus. Et il ne fera pas allusion aux deux concerts qu'il organisera et dirigera mi novembre 1855, à la fin de l'Exposition universelle, pour la remise des récompenses par l'Empereur, alors qu'ils seront un événement retentissant: présence de la famille impériale, orchestre « géant » de 1250 exécutants et 40000 « spectateurs-auditeurs ».

Le Berlioz « écrivain », très actif également, est, lui, au contraire, présent dans les journaux. « Berlioz va publier un volume intitulé *les Soirées de l'orchestre*, dans lequel sous une forme tantôt sérieuse, tantôt comique ou romanesque, des questions importantes pour l'art musical sont traitées », indique la *Revue et Gazette musicale de Paris* du 19 septembre 1852. En effet, reprenant des écrits antérieurs, des articles déjà publiés, et mêlant « Nouvelles, Historiettes, Contes, Romans, coups de fouet, critiques et discussions », il travaille beaucoup à son ouvrage, « le lime, frotte et regratte¹ », probablement jusqu'à sa publication en décembre 1852 chez Michel Lévy. Pour annoncer l'événement, une série de cinq articles, qui sont en fait des extraits de ces *Soirées*, et donc en quelque sorte des « bonnes feuilles », paraît dans la presse². Ils ne sont pas reproduits dans ce volume, car le livre a fait l'objet d'une édition critique placée comme *Hector Berlioz. Critique musicale* sous les auspices de l'Association Nationale Hector Berlioz, parmi les œuvres littéraires de l'édition du centenaire. Nous invitons le lecteur à le consulter.

¹ Voir les lettres à Joseph d'Ortigue des 5 et 22 mai 1852 [CG IV: 151 et 161].

² Voir la *Revue et Gazette musicale de Paris* des 19 et 26 septembre, et des 3, 10 et 17 octobre 1852, et le *Journal des débats* du 31 octobre. Les extraits sont tirés du prologue, des deuxième, septième, dix-septième, dix-neuvième et vingt-deuxième soirées, et du deuxième épilogue.

26 juillet 1853
Journal des débats

La saison musicale de Paris et de Londres

Il y a un moment de l'année où dans les grandes villes, à Paris et à Londres surtout, on fait beaucoup de musique telle quelle, où les murs sont couverts d'affiches de concerts, où les virtuoses étrangers accourent de tous les coins de l'Europe pour rivaliser avec les nationaux et entre eux, où ces plaideurs d'une espèce nouvelle se ruent sur le pauvre public, le prennent violemment à partie, et paieraient même volontiers des auditeurs, pour les avoir d'abord, et ensuite pour les enlever à leurs rivaux. Mais, comme les témoins, les auditeurs sont chers, et n'en a pas qui veut¹. Ce terrible moment, dans la langue des artistes musiciens, s'appelle en général *la saison*. La saison! cela explique et justifie toutes sortes de choses que je voudrais pouvoir appeler *fabuleuses*, et qui ne sont que trop vraies.

Les maîtres de maison soupçonnés d'avoir quelque goût pour la musique sont alors harcelés par les placeurs de billets, qui, par condescendance pour l'ami du cousin du maître de musique de la petite fille de n'importe qui, se sont engagés à percevoir un peu partout et par tous les moyens l'impôt lyrique. C'est la saison!

Les critiques sont assaillis par des virtuoses étrangers qui viennent de fort loin faire leur réputation dans la grand-ville, et qui la veulent faire vite, et qui tentent sur eux l'emploi des fromages de Hollande, comme moyen de corruption.

C'est la saison!

On donne jusqu'à cinq et six concerts chaque jour, à la même heure, et les organisateurs de ces fêtes trouvent fort inconvenant que les pauvres critiques se fassent remarquer à quelques-unes par leur absence! Ils écrivent alors aux absents des lettres fort curieuses, remplies de fiel et d'indignation.

C'est la saison!

Une foule incroyable de gens qui passent *dans leur endroit* pour avoir du talent viennent ainsi acquérir la preuve qu'ils n'en ont pas hors de leur endroit, ou qu'ils n'ont que celui de rendre fort sérieux le public frivole et frivole le public sérieux. C'est la saison!

¹ Berlioz reprend en l'adaptant un vers des *Plaideurs* de Racine, acte III, scène 3: « Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut. »

Dans ce grand nombre de musiciens et de musiciennes, marchant sur les talons les uns des autres, se coudoyant, se bousculant, prenant parfois traîtreusement leurs rivaux par les jambes pour les faire tomber, on remarque pourtant par bonheur quelques talents de haute futaie qui s'élèvent au-dessus du peuple des médiocrités, comme les palmiers au-dessus des forêts tropicales. Grâce à ces artistes exceptionnels, on peut alors entendre de temps en temps quelques fort belles choses, et se consoler de toutes les choses détestables qu'on a à subir. C'est la saison!

Mais cette époque de l'année une fois passée, si après une longue abstinence et en proie à une ardente soif, vous cherchez à boire une coupe de pure harmonie: impossible!

Ce n'est pas la saison.

On vous parle d'un chanteur, on vante sa voix et sa méthode; vous allez l'entendre. Il n'a ni voix, ni méthode.

Ce n'est pas la saison.

Arrive un violoniste précédé d'un certain renom. Il se dit élève de Paganini comme de coutume; il exécute, dit-on, *des duos sur une seule corde*, et, qui plus est, il joue toujours juste et chante comme un cygne de l'Éridan². Vous allez plein de joie à son concert. Vous trouvez la salle vide; un mauvais piano vertical remplace l'orchestre pour les accompagnements; le monsieur n'est pas seulement capable d'exécuter proprement un solo sur ses quatre cordes, il joue faux comme un Chinois et chante comme un cygne noir d'Australie.

Ce n'est pas la saison.

Pendant les longues soirées de château (en hiver pour les Anglais, en été pour les Français), l'annonce d'une fête musicale organisée avec pompe dans une ville voisine vient tout d'un coup faire dresser les oreilles à une société d'amateurs passionnés pour les grands chefs-d'œuvre et auxquels le chant individuel et le piano ne suffisent pas. Vite on envoie retenir des places; au jour fixé on accourt. La salle du festival est pleine, il est vrai, mais de quels auditeurs... L'orchestre est composé de dix ou douze artistes et de trente musiciens de guinguette, le chœur a été recruté parmi les blanchisseuses du lieu et les soldats de la garnison. On écartèle une symphonie de Beethoven, on braie un oratorio de Mendelssohn. Et l'on serait mal venu de se plaindre.

Ce n'est pas la saison.

On annonce par exception, dans la grand-ville, une œuvre nouvelle d'un vieux maître blanchi sous le harnois, chantée par une prima

² Dans la mythologie grecque, Cynus, inconsolable de la mort de son parent et ami Phaéton, fils du Soleil précipité dans le fleuve Éridan pour avoir bravé Zeus, fut au soir de sa vie pris en pitié par les dieux qui changèrent ses cheveux blancs en plumes et le métamorphosèrent en un cygne au chant mélancolique.

25 novembre 1854
Journal des débats

REVUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE

**Émotion populaire; première représentation de *Schahabaham II*;
 reprise de *Maître Wolfram*; M^{me} Meillet — Roger en Allemagne;
 M^{me} Charton-Demeur à Rio; M^{lle} Lagrua à Vienne;
 M^{me} de La Grange à Saint-Pétersbourg; M^{me} Bosio à Paris**

THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA

**Le veau gras; rentrée de M^{lle} Cruvelli; M. Crosnier¹ —
 M. Lacombe — Nouvelles compositions de M. Rosenhain**

On s'apercevait depuis quelque temps dans le faubourg du Temple, sur les bords du canal de l'Ourq, aux environs de la rue Charlot, et même sur la place de la Bastille, de la tristesse étrange des habitants jeunes et vieux de ces parages, braves gens, d'ordinaire si joviaux.

L'œil morne chaque jour et la tête baissée,
 Ils s'en allaient plongés dans leur triste pensée².

Plus de jeu de bouchon, plus de pipes fumantes. Les bouts de cigares gisaient sur l'asphalte, et pas un amateur ne daignait les cueillir. À minuit, personne devant la marchande de galette, dont la marchandise séchait, dont le grand couteau se rouillait, et dont le four s'éteignait. Titis ni claqueurs ne cherchaient l'accorte et l'agaçante proie. Plus d'amour, partant plus de joie³. Les bouquetières on fuyait. Les notables de la rue Saint-Louis, réunis en conseil avec ceux du faubourg du Temple et du quartier Saint-Antoine, avaient jugé urgent de rédiger un procès-verbal circonstancié des progrès de la maladie, et l'avaient envoyé par une agile estafette au commissaire de police, qui ne reçut pas la nouvelle, on peut le penser, sans un véritable serrement de cœur. Le cœur des maires, qu'il s'avisa d'avertir, en fut frappé bien plus cruelle-

¹ François Louis Crosnier[✠] (1892-1867), dirigea l'Opéra du 11 novembre 1854 au 1^{er} juillet 1856.

² Racine, *Phèdre*, acte V, scène 6: « L'œil morne maintenant et la tête baissée, / Semblaient se conformer à sa triste pensée. »

³ La Fontaine, *les Animaux malades de la peste*, Livre VII, fable 1.

ment encore. Il y eut un peu de précipitation, il faut l'avouer, dans la manière dont le triste avis leur fut transmis. Il faut ménager les cœurs de maires. Néanmoins l'anxiété fut domptée par l'affection sérieuse que les maires de tous les arrondissements de Paris ont toujours ressentie pour ces malheureux enfants du faubourg du Temple; et ils s'assemblèrent à leur tour précipitamment en conseil. La séance était à peine ouverte que d'autres estafettes accoururent, avec un air incomparablement plus consterné que l'air de la première estafette, annonçant des rassemblements assez nombreux sur divers points de la capitale, rassemblements qui portaient le caractère d'une mélancolie profonde et d'une insondable consternation. Ces rassemblements, absolument inoffensifs du reste, étaient présidés par de très jeunes gens en casquette, maigres, pâles, efflanqués. L'un stationnait sur le boulevard du Temple, en face de la maison n° 35, où habitent deux acteurs aimés du Théâtre-Lyrique, M. et M^{me} Meillet; l'autre encomrait la rue Blanche, depuis la rue Saint-Lazare jusqu'au n° 11, où respire la *diva adorata*, M^{me} Cabel; le troisième rassemblement, quatorze fois plus nombreux que les deux autres réunis, entourait le palais de M. Perrin, le directeur de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique.

Les rassemblés restaient là, les yeux fixés sur les croisées des monuments que je viens de désigner; leur regard exprimait un douloureux reproche, et la foule, entourant le jeune chef auquel elle s'était donnée, imitait son silence autour de lui rangée⁴. — Ces nouvelles nouvelles mirent le comble à l'agitation des maires, et accrurent beaucoup l'inquiétude de leur président. Plusieurs voix s'élevèrent presque simultanément du sein du conseil pour demander la parole. La parole fut accordée à tous les orateurs, qui tous, d'un commun accord, se turent aussitôt: *vox faucibus hæsit*⁵. Telle était l'émotion de chacun. Mais M. le président, qui avait conservé encore quelque sang-froid, fit rentrer les porteurs de ces nouvelles nouvelles, et les interrogeant l'un après l'autre: « Quelle est la cause, leur dit-il vivement, de cette tristesse, de cette mélancolie, de ce désespoir muet, de ces regards désolés, de ces rassemblements, de cette agitation inerte? De nouveaux symptômes de choléra auraient-ils éclaté dans le faubourg du Temple? — Non, monsieur le président. — Les marchands de boissons alcooliques auraient-ils mis moins de vin que de coutume dans leur eau? — Non, Monsieur, les boissons à coliques sont toujours les mêmes. — A-t-on fait circuler quelque fausseté sur le siège de Sébastopol? — Non. — Alors qu'est-ce donc?... et pourquoi avoir choisi précisément ces trois monuments pour points de ralliement et pour lieux de rassemblement? cela m'effraie

⁴ Racine, *Phèdre*, acte V, scène 3: « Imitaient son silence, autour de lui rangés ».

⁵ Virgile, *Énéide*, III, vers 48: « La voix s'arrêta dans la gorge. »